

Après l'atelier étudiant du 28 septembre

Lors de l'atelier étudiant du 28 septembre, plusieurs idées ont été mises de l'avant afin de continuer à explorer les potentialités de la notion d'Anthropocène en recherche. Comment le contexte (géo)historique actuel se reflète-t-il, ou intervient-il, dans nos processus de recherche ? Conçu comme un débat éthique, politique et épistémologique sur la place qui est faite aux émergences plurielles du monde matériel – désormais impossible, qu'on le veuille ou non, à ignorer – dans la problématisation en recherche, nous avons suggéré que le scénario anthropocénique s'apparente peut-être à une *condition*; c'est-à-dire à un contexte qui nous renvoie nécessairement à notre positionnalité et à nos conditions de (sur)vie.

Afin de continuer à échanger par rapport aux enjeux épistémologiques et méthodologiques liés à la routinisation de la « crise climatique » en tant que monde et univers de sens (ce qui serait une autre façon de décrire l'Anthropocène), nous avons pensé proposer aux membres du CELAT les formats suivants :

- La création d'une liste de diffusion afin de partager de l'information, des questionnements concrets ou des références
- L'organisation d'un groupe ouvert de réflexion qui se réunirait afin de partager par rapport aux enjeux méthodologiques et épistémologiques de la recherche en contexte d'Anthropocène. À cause de la nature même de la thématique (ce que nous avons qualifié de « condition » anthropocénique), ce lieu de rencontre pourrait également faire une place aux enjeux liés à la pression émotionnelle, à l'expérience subjective, à la dimension affective et au senti en recherche
- Afin de dynamiser ce groupe, qui se veut transversal à toutes les disciplines qui se rencontrent dans l'espace du CELAT, un cercle de lecture pourrait être organisé. Le questionnement suivant pourrait aider à guider les lectures : en quoi, ou comment, nos recherches peuvent-elles participer à la fabrication de mondes qu'on pourrait qualifier de « post-anthropocéniques » ?

Court résumé de l'atelier pour les personnes membres : qu'est-ce que « l'Atlas féral »?

L'atelier étudiant du 28 septembre était pensé comme une introduction à *l'Atlas féral : l'Anthropocène-plus-qu'humain* (Tsing et al. 2021). Il s'agit d'une œuvre collective et multidisciplinaire, qui se présente sous la forme d'un atlas atypique de l'Anthropocène. En format numérique, cet atlas a pour particularité de traiter de front le problème du regard dans l'étude socio-scientifique et artistique de (et à partir de) l'Anthropocène. L'atlas ne représente pas le changement climatique dans sa grande rationalisation quantitative, en proposant, par exemple, un quadrillage statistique censé rendre une image de l'étendue des dégâts à l'échelle du globe. Plutôt, le site propose de suivre les acteurs du changement climatique, et de suivre à la trace les manières concrètes par lesquelles ces derniers ont proliféré dans le contexte de l'Anthropocène (et l'ont ainsi, pour ainsi dire, mené à la pratique).

Dès l'entrée sur le site l'Atlas, on voit que l'action de ces entités agissantes, qu'elles soient vivantes ou non, dotées d'intentionnalité ou non, est inséparable de leur contexte de prolifération et des conjonctures et rencontres hasardeuses avec les infrastructures

capitalistes, coloniales et impérialistes qui incarnent l'Anthropocène. Ce sont ces rencontres que l'atlas représente. Ce sont elles qui y sont spatialisées. C'est à partir de cette focale que l'Atlas tente de pluraliser l'Anthropocène en représentant ses effets au-delà des frontières de l'humain.

Dire que l'Anthropocène se matérialise en tant que succession de projets extractivistes destructeurs plus ou moins actifs, plus ou moins actualisés, est une évidence ; un peu partout sur Terre, les ruines s'amoncellent. Inutile d'attendre la fin du monde ; les fins de mondes se sont succédé dans l'histoire récente et continuent de le faire. Partant de ce constat, l'atlas veut attirer le regard sur le revers de cette destruction stratifiée : sur les potentialités créatrices de l'Anthropocène, sur ce que les infrastructures du capitalisme colonial-impérialiste ont aussi permis en termes de viabilité. Pour ce faire y sont cartographiés des processus de prolifération, des appropriations fructueuses des possibles ouverts par l'Anthropocène. L'atlas nous propose de traquer ces processus dans leur complexité et leur ambiguïté, nous invitant à assumer que la frontière entre ruines et conditions de viabilité est floue, historique, historicisable. Dit autrement, cette distinction relève d'une question de perspective. Dès lors, ne pas perdre de vue la dimension autre-qu'humaine de l'Anthropocène devient un enjeu éthique et épistémologique pour la recherche.

Par rapport à sa forme, à l'organisation de l'information, l'atlas peut être décrit comme un *rapport ouvert* de recherche, dans la mesure où les connexions entre les différentes manifestations de l'Anthropocène qui y sont décrites sont plurielles et, en tant que telles, inachevées, dépeintes dans leur devenir. Susceptible d'être constamment en construction, donc, la forme de l'Atlas tente de faire siennes les particularités tant de son objet que de son contexte de recherche. En fait, l'atlas souligne la co-construction qui unit (toujours?) enquête qualitative ou démarche artistique, objet et contexte de recherche. Dit autrement : l'organisation de l'atlas tente de prendre pour base épistémologique une certaine consubstantialité du regard analytique, de l'Anthropocène comme objet d'étude et de l'Anthropocène comme condition épistémologique, éthique et politique.

Partant de l'Atlas féral comme support pour la pensée, l'atelier avait pour but d'importer son travail sur le regard dans nos démarches respectives, situées, incarnées, et de soulever la question, probablement cruciale, de la rencontre entre potentialités de la connaissance scientifique, capacité à s'appropriier la viabilisation collective de mondes encore à faire et engagement éthique en recherche.

Nicolas Petel-Rochette  
Septembre 2023